

Tact, vigilance et pitons **William Price et le commerce du bois**

Louisa Blair

Numéro hors-série, 2005

Québec : de génération en génération

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/508ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blair, L. (2005). Tact, vigilance et pitons : william Price et le commerce du bois. *Cap-aux-Diamants*, 34–39.

TACT, VIGILANCE ET PITONS

WILLIAM PRICE ET LE COMMERCE DU BOIS

PAR LOUISA BLAIR

L'histoire ne fait pas encore consensus autour de William Price, «père du Saguenay». Pour certains, il incarne les pires excès du mercantilisme britannique et il a vidé le pays de ses ressources, exploité une main-d'œuvre captive et dépouillé les bassins du Saint-Laurent et du Saguenay de leurs majestueux pins blancs et épinettes, amassant en cours de route une fortune colossale. Pour d'autres, cependant, il est un fondateur de la région du Saguenay, celui qui a piloté la transition du Québec d'une colonie exportant ses ressources naturelles vers une nation industrialisée, un génie de la gestion et de la stratégie, un homme courageux, courtois, cultivé et sensible.

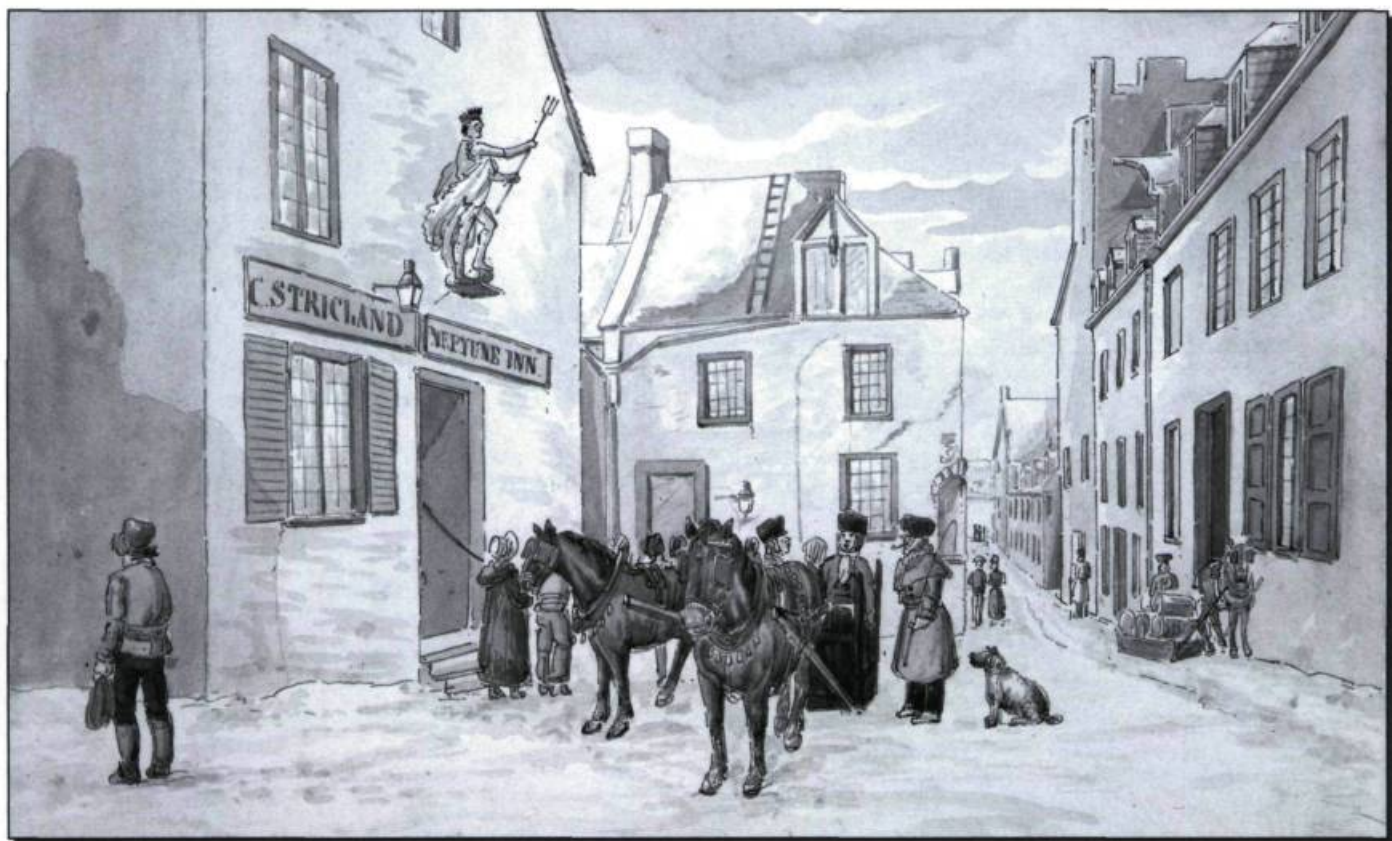
■
Situé à un carrefour achalandé, au pied de la côte de la Montagne, le Neptune Inn est pendant très longtemps le rendez-vous des marchands et des capitaines de navires fréquentant le port. *Vue du Neptune Inn en direction du fleuve, gravure d'après une aquarelle de James Pattison Cockburn, 1830.* (Bibliothèque et Archives Canada, C-150547).

Il y a sans doute du vrai dans les deux verdicts. La nature, comme on le sait, est fort complexe et, chose certaine, William Price est un personnage plus grand que nature.

UNE FAMILLE ÉPROUVÉE

En 1803, à la mort du Gallois Richard Price, en Angleterre, sa veuve, Mary Evans, se retrouve avec huit enfants de moins de 21 ans et un tas de dettes sur les bras. Le troisième fils, William, quatorze ans, étudie le droit à l'école Inner Temple, à Londres. Il consacre ses heures de loisir à la lecture de Socrate, Virgile et Plutarque, tout en s'amusant à mémoriser l'œuvre complète de John Milton. William est un fervent méthodiste, une branche du protestantisme répandue au Glamorganshire, comté natal de la famille Price.

En Angleterre, les Price avaient jusque-là vécu l'existence privilégiée de la classe moyenne supérieure (grande maison et vaste domaine, enfants aux écoles privées) à laquelle la mort du père vient brutalement



L'APPRENTISSAGE DES AFFAIRES

mettre fin. Privées de dot substantielle, les filles voient leurs perspectives de mariage s'effondrer. L'une d'entre elles s'engage comme gouvernante, une autre comme dame de compagnie dans une famille aisée. La veuve Mary Evans décide de convertir la résidence familiale en pension et continue à s'occuper d'une tante âgée. En l'absence de mesures d'assistance sociale, l'avenir de la famille dépend maintenant des quatre garçons, qui sont à peine sortis de l'adolescence.

William abandonne immédiatement ses études et trouve un emploi chez le courtier et agent maritime Idle & Company, Brokers and Ship Agents. Son frère aîné, David, lui-même encore adolescent, travaille déjà pour cette compagnie et parcourt les océans sur des voiliers britanniques chargés de marchandises, que l'on vend à l'étranger avant de les recharger avec d'autres produits que l'on espère écouler sur le marché domestique. Il s'agit d'un commerce à la merci du hasard et de la spéculation, surtout que le pays est en guerre contre la France et que les vaisseaux risquent d'être capturés en tout temps. Si les vents changent et font dévier le bateau au-delà du port de destination, les négociants n'ont d'autre choix que de tenter leur chance au prochain port d'accueil. Il s'agit en quelque sorte de l'équivalent pour le XIX^e siècle des actions «point com» d'aujourd'hui. En 1809, les affaires ne sont pas très bonnes et quand William Price est envoyé à Québec, en 1810, il est fort conscient que la situation est devenue critique. Il a tout juste vingt ans.

Il rejoint l'agent de la compagnie Idle, à Québec, William Oviatt, et emménage avec lui dans une garçonnière située au-dessus des bureaux de l'entreprise au 1, rue Saint-Pierre. Oviatt est un dandy célèbre et un grand coureur de jupons. Un visiteur décrit son appartement comme «à peine plus respectable qu'un bordel». William est mis en garde contre la tentation du péché par ses frères et par ses amis anglais, mais de toute façon, il n'a probablement pas vraiment le choix puisqu'il envoie 50 \$ de son salaire annuel de 135 \$ à sa mère, ce qui lui laisse peu de moyens pour la débauche.

Idle a de bonnes raisons d'envoyer le jeune William à Québec à ce moment précis. L'empereur Napoléon est au sommet de sa gloire et les seuls pays d'Europe qui résistent à la domination française sont la Russie et la Grande-Bretagne. Pour cette dernière, la seule chance de salut réside dans les *royal dockyards*, les chantiers navals militaires, qui emploient des milliers d'hommes et forment l'une des plus grandes entreprises commerciales au monde. La marine britannique importe déjà du Canada une partie des vastes quantités de bois dont elle a besoin mais dépend encore largement de la Russie et de la Scandinavie. Napoléon, dans un effort pour porter un coup fatal à la Grande-Bretagne, impose un blocus des approvisionnements de la mer Baltique. La Grande-Bretagne est forcée de se tourner vers ses



Un camp de draveurs le long d'un affluent de la rivière Saguenay. Dans cette région, le travail de la drave est partagé entre ceux qui roulent simplement les billots dans la rivière et ceux qui préviennent ou défont les embâcles, métier beaucoup plus dangereux. Gravure publiée dans le *Harper's Magazine*, en 1888. (Collection Jacques Saint-Pierre).

fournisseurs de bois du Canada. Christopher Idle, qui a de bonnes relations dans l'amitié britannique et dispose d'un agent à Québec, espère que la Grande-Bretagne va enfin surmonter pour de bon ses préjugés contre le bois nord-américain.

Une fois qu'il a appris les rudiments du métier, William ne s'attarde pas à la rue Saint-Pierre et part en reconnaissance du côté du Vermont et de la vallée de l'Outaouais, pour se familiariser avec la coupe de bois, comprendre la marche des affaires, élaborer des stratégies et des plans. Oviatt a acheté de Benjamin Roberge un quai à Pointe-Lévy, mais Price le décrète immédiatement «trop petit». Les mâts sont longs et on a besoin d'espace; les deux associés décident de louer des terrains supplémentaires des deux côtés du quai.

L'ASCENSION D'UN HOMME AMBITIEUX

Cinq ans après son arrivée à Québec, Price est nommé agent exclusif de la compagnie Idle & Co., qu'il quitte dix ans plus tard pour fonder sa propre entreprise avec quatre associés. Deux d'entre eux, qui résident à Londres, ont de bonnes relations et des capitaux à investir, alors qu'un autre, Peter McGill, est un marchand de bois de Montréal très influent sur le plan politique. Tout ce que William Price peut offrir est une petite scierie sur la rive sud de Québec, son expérience de la forêt et des rivières, ainsi que son ambition et son indomptable énergie.

C'est le moment de mettre en œuvre les plans longuement mûris au fil des dix années précédentes. Il s'approvisionne déjà chez les marchands du Bas-Saint-Laurent et expédie la marchandise directement à partir des petits ports situés sur les deux rives du fleuve. Il se rend compte qu'il existe une demande pour d'autres pièces que les douves ou les mâts. Or, il a fait l'acquisition du quai de Pointe-Lévy et construit sa propre scierie. En 1827, la compagnie expédie déjà environ 50 cargaisons de bois par année; cinq ans plus tard, c'est près de 100 navires qui exportent son bois en Angleterre chaque année. Les bureaux de la compagnie et les entrepôts (une ancienne brasserie) sont toujours situés rue Saint-Pierre; deux rades sont établies sur la rive sud, comprenant quais, digues et ateliers. Pendant la saison de navigation, plus de 60 employés travaillent à la rade de New Liverpool.

Price ne met pas longtemps avant de se lancer dans l'autre grande industrie de Québec, la construction navale. Entre 1820 et 1850, environ 40 bateaux sont enregistrés sous son nom ou sous celui de ses associés, à Québec, Montréal, sur la rive sud et dans le Haut-Saint-Laurent, incluant des barques, des bricks, des trois-mâts et des goélettes. On dit qu'il a lui-même tâté de la construction navale à l'anse Hadlow : les registres montrent qu'il a engagé un apprenti constructeur juif de seize ans, Seixas Jos, en 1825. Price affrète ses propres goélettes, la *Marie-Catherine* et la *Charlotte* pour le transport de mar-

Bateau à vapeur appartenant aux Price sur la rivière Grande Décharge au Lac-Saint-Jean, vers 1888. Carte postale Montreal Import Co. d'après une photographie de Jules-Ernest Livernois. (Collection Jacques Saint-Pierre).



chandises vers Gaspé, Saint-Jean et Halifax. Lorsqu'il entreprend l'exploitation des territoires du Saguenay, il construit à New Liverpool un *horseboat* (ou bateau à manège, navire actionné par des chevaux), le *Jacques-Cartier*, ainsi que des bateaux à vapeur, incluant le *Tadoussac*, qui mesure près de vingt mètres et remorque les voiliers qui remontent le Saguenay.

LE COMMERCE DU BOIS

Price investit dans le commerce du bois et les scieries tout l'argent qu'il amasse dans la construction navale et le commerce. Pendant la guerre de 1812, la Grande-Bretagne accorde des tarifs douaniers préférentiels sur les importations de bois canadien, qui demeurent en vigueur dans la colonie à la fin de la guerre. Mieux encore, on abolit les droits de coupe sur les terres de la couronne pour le bois destiné aux chantiers de l'amirauté. William Price obtient presque tous ces contrats.

Au début, Price emploie des équipes d'ouvriers américains, mais il fait ensuite appel aux agriculteurs locaux. Les arbres sont abattus par des bûcherons, qui logent dans des camps, puis équarris sur place et transportés sur des traîneaux jusqu'à la rivière la plus proche. Les billots sont ensuite assemblés en radeaux par des hommes équipés de bottes cloutées et de longues gaffes munies d'un crochet à l'extrémité. Ces pièces de bois équarris sont rassemblées entre deux pièces de bois rond, appelées «flottes» reliées par d'autres pièces de bois de rebut aplanies sur deux faces, appelées «traverses». Une fois assemblé, le radeau est attaché solidement à l'aide de branches de bouleaux tressées, les «harts». Les radeaux sont ensuite liés les uns aux autres pour former d'immenses cages, sur lesquelles on construit des huttes avec couchettes et poêles à bois avant de s'élancer pour descendre la rivière. À Kahnawake, les cages sont démantelées et les Mohawks guident les radeaux un à un dans les rapides. Les Canadiens rassemblent de nouveau les cages et les pilotent jusqu'à Québec, où ils sont démantelés à nouveau et chargés dans les navires à destination de l'Angleterre. On utilise le bois canadien pour construire des bateaux mais aussi des bâtiments, des étais de mine, des routes et des ponts.

Price achète les cages de pin et de chêne au printemps et accorde des avances de fonds aux hommes pour établir des camps de bûcheron, fixant au début de l'hiver le prix du bois. Son commerce s'étend bientôt aux douves, aux cercles de tonneaux et aux planches, ou madriers, que l'on peut fabriquer avec les

rebut d'équarrissage du bois. Il acquiert rapidement des scieries le long du fleuve en accordant du financement aux entrepreneurs qui s'engagent à les établir, pour ensuite les racheter. Dès 1838, il possède entre autres des scieries à Batiscan, Saint-Vallier, Bic, Rimouski, Métis, La Malbaie et Anse-à-l'Eau (Tadoussac), ainsi que dans le Haut-Canada, à Bytown (Ottawa) et à Crosby.

MAINMISE SUR LE SAGUENAY

Cependant, il a dans sa mire la région du Saguenay, louée par la couronne à la Compagnie de la Baie d'Hudson. En 1838, Price finance discrètement un groupe de colons de La Malbaie, la Société des vingt et un, menée par Alexis Tremblay, dit Picoté. Les colons s'installent en squatters le long de la rivière Saguenay et construisent des scieries à l'embouchure des rivières. En 1840, il est déjà en mesure d'expédier des madriers produits à ces scieries, au nombre de neuf, qu'il rachète tous deux ans plus tard. Le gouvernement cède à la pression des colons et met les terres à l'encan. La Compagnie de la Baie d'Hudson tente de conserver une section du Haut-Saguenay, mais en s'associant à Peter McLeod, dont la mère était montagnaise (Innue), ce qui en faisait un aspirant légitime aux territoires, Price met la main sur ces terres également. Usant de prévoyance, de ruse, de discrétion et de charme, il parvient graduellement à s'approprier 40 scieries (qu'il peint toutes en vert) et 20 000 kilomètres carrés de forêt, en plus de s'assurer une main-d'œuvre captive.

Les hommes qui conduisent les radeaux de bois construisent des abris rudimentaires pour se protéger des intempéries durant la descente. Ils y aménagent également un foyer, isolé du bois par une couche de terre, pour cuire leurs aliments. *Radeau sur le Saint-Laurent au Cap-Santé*, gravure d'après un dessin de William H. Bartlett, 1838. (Collection Yves Beauregard).



Quelque 200 descendants de William Price rassemblés à Québec, en juin 1987, posent pour la postérité devant la cathédrale anglicane de la Sainte-Trinité. (Banque d'images de Cap-aux-Diamants, PH1992-0227).



Il met sur pied un système de troc, selon lequel il paie ses employés en «pitons» ou «grimaces» échangeables seulement dans les magasins de la compagnie. Ce type de système est courant dans l'industrie de la pêche de Terre-Neuve et de Gaspé ainsi que dans les mines de son pays d'origine, le pays de Galles, même s'il est interdit en Grande-Bretagne, depuis 1831. Considérant la confusion monétaire qui règne à l'époque (le Canada n'a pas de devise officielle avant 1852) et le manque d'argent comptant, le système a l'avantage d'amenuiser les effets des fluctuations économiques, tout en donnant à Price une mesure de recouvrement pour ses nombreux prêts. Mais c'est aussi un moyen de garder la population captive : les gens ne peuvent ni quitter la région ni acheter des marchandises ailleurs que dans un magasin où leur employeur décide des prix. La compagnie Price abolit le troc, en 1883, après de violentes grèves, mais le système s'est perpétué à Québec au moins jusqu'en 1888, date à laquelle certains employés sont encore payés en pitons.

Le monopole de Price au Saguenay n'est pas sans obstacle. Le père Jean-Baptiste Honorat, un olat de France arrivé dans la région, en 1844, se dit scandalisé de la tyrannie économique exercée par l'équipe Price-McLeod. Le ressentiment a des échos dans la presse : le *Journal de Québec* décrit les travailleurs comme «des esclaves auxquels on donne la bastonnade quand ils ne sont pas prompts à obéir». Quand le père Honorat tente de libérer la population en établissant une colonie agricole indépendante (Le Grand-Brûlé), qui se solde par ailleurs par un échec financier, Price et McLeod réussissent à le faire chasser de la région grâce à l'appui de l'archevêque catholique de Québec, en 1849. La même an-

née, un groupe de colons transmet une pétition à lord Elgin pour dénoncer le monopole, mais Price envoie à son tour une lettre personnelle où il nie toute accusation, citant le témoignage de colons reconnaissants qu'il a sauvés de la famine.

Le dernier obstacle au monopole de Price reste son propre partenaire. En 1850, la dette de McLeod envers son associé s'élève à £4 520 et Price décide de contracter une hypothèque sur la scierie de McLeod à Chicoutimi et les terres environnantes. Lorsque McLeod meurt subitement, le 11 septembre 1852, et que la paternité de ses deux fils (John, seize ans et François, cinq ans) ne peut être clairement établie, Price, en tant que bénéficiaire et exécuteur testamentaire, devient le seul propriétaire des établissements du Saguenay et du même coup, le plus important commerçant de bois du Bas-Canada.

WILLIAM PRICE LE CITOYEN

William Price n'est pas de ceux qui n'aspirent qu'à retourner avec sa fortune dans la «mère patrie», en Angleterre. Même si sa famille est très unie (ses frères lui ont plus d'une fois prêté secours et il leur a rendu la pareille), il n'a jamais manifesté le souhait de rentrer au pays. Il fait l'acquisition d'une modeste propriété sur le chemin Saint-Louis (Wolfesfield), épouse une Québécoise, Jane Stewart, parle assez bien le français et élève ici quatorze enfants. Ses plus jeunes filles fréquentent le couvent des sœurs du Sacré-Cœur et les garçons travaillent dans les scieries pour se préparer à prendre en main les affaires familiales.

Les bourgeois de Québec, avec leurs courses d'attelage de luxe et leurs grands bals au château Saint-Louis, ne croisent pas souvent

William Price. Il préfère de loin parcourir les bois et fait de longues expéditions en forêt, à pied et en raquettes, pour visiter les camps de bûcherons, les draveurs et les scieries. Il admire sincèrement l'habileté de ses travailleurs; d'ailleurs il proteste vivement lorsqu'une loi exige que les *cullers*, ou mesureurs de bois, «sachent lire, écrire et compter». La loi reviendrait probablement à exclure «certains de nos meilleurs *cullers*, déclare-t-il, qui ont grandi les outils à la main».

Price se moque de la politique et prend rarement la peine de voter, même s'il est sollicité à plusieurs reprises pour siéger au Conseil législatif. Il n'a guère de temps à consacrer aux allégations de paternalisme et d'exploitation, car il est trop occupé à accomplir le travail pour lequel il est remarquablement doué. «Je dois trouver des explorateurs intelligents et analyser leurs rapports, écrit Price à son associé de Londres, planifier et faire construire des chemins, dégager des rivières, construire des barrages sur des lacs, engager des contremaîtres et des entrepreneurs, recruter des employés, acheter leur maison, leur bétail, leur foin, leur avoine; affréter des goélettes... acheter des provisions... je dois négocier avec les commissaires des terres de la couronne. Il faut de l'influence locale, du tact, de la vigilance.»

Price n'aurait jamais pu se douter, toutefois, qu'il devrait exercer sa vigilance légendaire pendant ses promenades dans son voisinage. En 1863, il est sauvagement attaqué par une meute de chiens appartenant à ses voisins, l'évêque anglican George Jehoshaphat. Mountain (propriétaire de la villa Marchmont,

sur le site actuel des Jardins Mérici) et le gouverneur général lord Monck (résident de Spencer Wood, le parc du Bois-de-Coulonge actuel). Il ne s'est jamais vraiment remis de l'assaut, et meurt en 1867.

Aujourd'hui, près de 200 ans et six générations après l'arrivée de William Price à Québec, certains de ses descendants gèrent toujours des entreprises commerciales à succès, tout près du premier logement de William Price, rue Saint-Pierre, à Québec. ♦

■
Louisa Blair est journaliste à Québec. Elle est l'auteure du livre *Les Anglos : la face cachée de Québec*, dont le deuxième tome est prévu pour l'automne.

Article traduit par Paule Champoux.

Pour en savoir plus :

Louise Miville-Dechéne. *William Price 1810-1850*, thèse de doctorat, Université Laval, 1964, 168 p.

Dictionnaire biographique du Canada, articles sur William Price, Peter McLeod, Jean-Baptiste Honorat.

Raoul Lapointe. *Combat des titans au cœur d'un royaume : le duel Honorat-Price (1844-1849)*, Chicoutimi, Éditions de la Pinière/Société historique du Saguenay, 1995, 381 p.

Alice Sharples Baldwin. *The Price Family : Pioneers of the Saguenay*, publication à compte d'auteur, 1978.

Remerciements à Eileen Reid Marcil et Evan Price.



■
Wolfesfield, résidence acquise par William Price vers 1825, située aux limites de Québec et de Sillery. L'élégante villa aujourd'hui disparue est restée dans la famille durant plus d'un siècle. Aquarelle de Charles Ramus Forrest, 1821-1823. (Bibliothèque et Archives Canada, R-9266-233).